

PAUL LEGRAND
DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF
ABONNEMENTS
(Un an)
LYON..... 8 fr.
DEPARTEMENTS... 10 fr.

EVRARD, Dépositaire général
17, Rue des Archers, 17.
LYON

LA VIE LYONNAISE

HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SATIRIQUE ET MONDAINE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Place des Jacobins, 6.

Pour ce que rire est le propre de l'homme (RABELAIS)

HENRI BOLLÈNE
SECRETÉAIRE DE LA RÉDACTION
ANNONCES & RÉCLAMES
CHEZ
PHILIPPE, place Bellecour, 10
(SEUL CONCESSIONNAIRE)
EVRARD, Dépositaire général
17, Rue des Archers, 17
LYON

SOMMAIRE

CHRONIQUE. — Philaminte.
ÉCHOS ET NOUVELLES. — Jean de Partout.
UN PARI DU CIRQUE : AUGUSTE. — Sigris.
A LA MARTINIÈRE. — Paul Legrand.
PHONOGRAPHIE APPLIQUÉE. — Le Phonographe.
CONTES A MADAME VÉRONIQUE. — H. de Thélème.
CHRONIQUE MUSICALE. — René Tyrct.
HUITAINE DRAMATIQUE. — J.-L. de Praz.
LA VIE LYONNAISE PARTOUT.

LA VIE LYONNAISE

NOUVELLE RÉDACTION

Adolphe Tabarant, Paul Lyonnet, Tony Bourdin, Raoul Cinoh, Pierrot, Jeanne Dorly, Alcide Bétrine, Camille Roy, Jean Tribaldy, Aramis, Catulle Mendès, Marc Amanieux, Césaria, Guy de Maupassant, Viviane, Robert Bernier, Sigris, Grantaire.

jointe à l'ancienne rédaction :

Cascarinet, Philaminte, James Crofish, Paul Dargentière, Jules Tairig, Joanny Bonichon, J.-L. de Praz, Pangloss, H. Bollène, Paul Legrand, L. Souris, H. de Thélème, Paul Bringer, J. Condamin, Turlupin, Fernand Henrion.

forme l'une des plus brillantes rédactions de journaux de province.

LA VIE LYONNAISE

publiée régulièrement à partir du n° 10 des CHRONIQUES signées :

ARAMIS, JAMES CROFISH, PHILAMINTE, PANGLOSS, GRANTAIRE.

Des NOUVELLES et CONTES INÉDITS dus à MM.

Catulle MENDÈS, GUY DE MAUPASSANT, H. DE THÉLÈME, CÉSARIA, JEAN TRIBALDY, ADOLPHE TABARANT, ALCEDE BÉTRINE, PAUL LEGRAND, H. BOLLÈNE.

Les SILHOUETTES et les PORTRAITS D'ARTISTES sont confiés à M. J. TAIRIG. Les ARTICLES de POLÉMIQUE ou D'ACTUALITÉ à MM.

PAUL LEGRAND, J. L. DE PRAZ, VIVIANE.

Les VARIÉTÉS et les FANTASIES à MM.

JEAN TRIBALDY, JOANNY BONICHON, ST-GRIST, LÉON SOURIS, FERNAND DE ROCHER, CÉSARIA, TURLUPIN.

La VIE LYONNAISE s'occupant de tout ce qui touche aux questions artistiques : peinture, théâtre, musique, s'est également assuré une collaboration d'écrivains spéciaux. C'est ainsi qu'elle peut offrir régulièrement à ses lecteurs :

Des CHRONIQUES MUSICALES signées René TYRCT.

Des CHRONIQUES ARTISTIQUES dues à un jeune critique d'art, M. PAUL DARGENTIÈRES.

Enfin, des CHRONIQUES THÉÂTRALES par J. L. DE PRAZ.

La CHRONIQUE DE L'ÉLÉGANCE et la SOIRÉE LYONNAISE seront reprises à partir du prochain numéro par Jeanne DORTY.

CHRONIQUE

On lit dans un journal grave, le Journal des Débats :

Un fait inouï, nous télégraphie-t-on, vient de se passer dans la commune de Châteaugiron. Un menuisier nommé Masson, célibataire, âgé de quarante-deux ans, connu pour la bizarrerie de son caractère, a voulu rivaliser avec Origène et a tenu à faire pratiquer sur sa personne l'opération qui fut autrefois infligée à Abélard.

Aucun médecin ne voulant lui prêter son concours, il a eu recours à un empirique nommé Joannais. Il est mort deux jours après l'opération.

Le parquet a procédé à une enquête qui a amené l'arrestation de Joannais.

Qu'en dites-vous ? Le sujet est pé-rilleux, je le sens bien, et si j'ai retenu le fait, ce n'est pas sans de gros, bien gros scrupules de conscience. Notre pudeur naturelle à nous autres femmes, nous oblige à bien des réserves d'une part, et d'autre part, une pareille affaire relève plutôt de la science que de la fantaisie. Mais nous défendra-t-on d'être curieuses et ne me permettra-t-on pas personnellement de m'enquérir un peu des causes qui ont bien pu déterminer le menuisier de Châteaugiron à se diminuer de la façon que l'on sait ? Toutes les conjectures sont permises ici ; le correspondant du journal parisien ne s'est pas mis en frais de détails, et la mort de Masson restera un mystère pour nous. Cependant, il est logique de supposer que cette mutilation n'eut pas pour motif le caprice ou l'amour de l'art simplement, et je ne puis pas croire, quant à moi, que le célibataire endurci qui vient de mourir d'une façon s-

originale n'ait voulu punir que lui-même en se payant la fantaisie d'une opération jusqu'ici réservée à certains animaux, tels que le cheval, le chat et le chien ! Vous me direz que cela ne me regarde guère, et franchement je rougis de mon audace d'aujourd'hui. Mais je connais à mon péché de douces circonstances atténuantes, et la plus grande est que le fait que je signale est extrêmement bizarre — extrêmement rare aussi, heureusement pour nous ! Heureusement aussi pour l'humanité qui ne manquerait pas de diminuer dans des proportions inquiétantes si Masson trouvait beaucoup d'imitateurs.

Mais l'exemple, il n'en faut pas douter, sera fort peu suivi. Encore que certaines manies inexplicables — celle du tatouage, par exemple — soient très répandues, il serait plus qu'aventureux d'induire de cette histoire baroque qu'on l'imitera et qu'elle se perpétuera. Elle offre des dangers d'abord, comme Masson a pu s'en convaincre avant de rendre le dernier soupir, ensuite... ensuite... non, vraiment, je ne trouverai jamais assez de délicatesse pour m'exprimer.

J'avoue humblement que je préfère pour ma part, à l'exemple du menuisier Masson, celui qui vient de donner un habitant d'une localité de notre région, Saint-Georges-de-Commiers, dans l'Isère, en épousant une veuve mère de treize enfants, ce qui est un nombre fatidique, mais fort respectable. Voilà un homme énergique qui n'y va pas par quatre chemins, et qui ne me paraît guère disposé à adopter les théories du menuisier malheureux de là-bas. Que vous en semble ? et combien faut-il que l'amour ait de puissance pour qu'il pousse un homme pauvre à adopter d'un coup treize bouches qui ne demandent qu'à manger, vingt-six pieds qui usent terriblement de chaussures, treize cerveaux qui réclameront l'instruction. Je sais bien que plus tard cela fera aussi vingt-six bras qui apporteront leur force à la tâche quotidienne, oui, mais en attendant, que de patience ne faudra-t-il pas à ce brave pour élever toute cette famille ?

Si j'étais quelque chose dans le gouvernement, je ferais tout de suite une bonne œuvre en allouant à ce père héroïque de fortes sommes qui lui permettraient de faire un sort enviable aux petits êtres qui sont ainsi devenus siens. On se plaint beaucoup de la dépopulation de la France ; voici il me semble, une occasion tout indiquée de contribuer ou tout au moins d'encourager à son repeuplement. Puisque d'aucunes — j'en ai encore six à ma connaissance — ne veulent plus faire d'enfants sous le prétexte que ça donne trop de peine et de mal — il faut récompenser ceux qui savent se plier aux lois sociales et naturelles, et leur faire un sort quelque peu enviable. Les ménages pauvres n'élèvent pas sans de rudes tourments trois ou quatre petites créatures. Et ce sont ces ménages-là précisément qui se chargent de garder d'un abaissement définitif la pauvre France déjà tant décriée et tant diminuée. Quatre bambins, cela fait des soldats pour plus tard — et des ménagères aussi. Les deux fils porteront le sac, les deux filles feront leur tâche de reproductrices comme leur mère. Pourtant, nul ne les aidera ; ils n'auront aucune faveur, aucun droit à l'instruction supérieure gratuite, à rien. Le fils unique d'une famille riche fera, grâce à quinze cents francs, une seule année de service, les deux rejetons de modestes ouvriers, garderont la capote du lignard chacun pendant trois ans. Comment voulez-vous qu'on fasse, bons légiférateurs, qui prononcez des discours toujours pareils, et croyez-vous qu'il soit suf-

fisant de signaler le mal pour le guérir ?

On crie, on parle, on s'agit. Les plaintes des pauvres augmentent chaque jour, et elles sont généralement légitimes.

Je ne sais quelles misérables querelles divisent les hommes politiques, comme si les électeurs les envoyaient aux Parlements dans l'unique but de les voir se manger le nez mutuellement. Pendant ce temps, en bas, dans les couches profondes du pays, le mal augmente et grandit ; on prend le dégoût de la vie et l'horreur du travail, qui devient de plus en plus stérile pour ceux qui l'accomplissent. Comment voulez-vous qu'on ait la tentation de transmettre la vie, si l'on ne doit perpétuer que la misère et la peine. Dieu me pardonne ! je crois avoir entendu, un jour à la campagne, des paysans prononcer le gros mot de pessimisme. Si ce mal littéraire s'étend, il faut prévoir le temps où nous aurons cent mille Chambige, un million de suicides doubles, et cinq cent mille suicides simples annuellement.

Alors on fera ce qu'on voudra ; je ne serai plus de ce monde, ni vous sans doute, aimables lectrices ; mais l'existence sera bien triste, et il ne sera plus besoin de se mutiler comme le farouche menuisier de Châteaugiron, — car il y aura belle lurette qu'aurait disparu l'amour et la famille, tout, tout, — et qu'on aura trouvé le moyen de rester célibataire... sans amputation !

PHILAMINTE.



PREMIER AUTOMNE

VI

Le vent amoncelant les feuilles à nos portes De notre pauvre amour défunt sonne le glas, Et sous le morne ciel je m'en vais triste et las Mémorant en mon cœur les souvenirs [mortes].

Depuis que doucement notre amour s'est [enfui],

Je me plains aux langueurs des choses finies [santes].

J'adore le soleil aux tiédeurs caressantes, Dans une brume d'or s'enfonçant en la nuit.

Et c'est pourquoi je vais effeuillant mon [poème],

Sous l'alanguissement ineffable du jour, Parmi les champs jauniss ainsi que notre [amour]

Qui clamait hier encore l'alléluia suprême.

PAUL BRINGER.



Echos et Nouvelles

M. Gailleton de retour de Paris sera prochainement appelé à un poste important, soit de trésorier payeur général, soit d'inspecteur des Facultés.

Si M. le Maire choisit la première des deux sinécures, c'est le département du Nord qui aura l'honneur de le posséder. Mais où diable M. Gailleton peut-il avoir péché les fonds nécessaires à son

cautionnement ? Les affaires de la Mairie lui auraient-elles rapporté autant que cela en si peu de temps ? Il est vrai qu'on parle d'amis complaisants : MM. le sénateur Munier, l'ancien ministre Le Royer et M. Aynard.

Le dernier bal donné à l'Hôtel Collet au profit des pauvres a été des plus brillants. Nous y avons remarqué nombre de toilettes très belles et très bien comprises.

Un prochain bal, au profit des pauvres également, aura lieu de nouveau au même Hôtel.

Que les retardataires prennent leurs billets.

M. Gailleton a tenu sa promesse et vient de faire placarder une affiche des plus inopportunes sur les murs du Grand-Théâtre. Dans son libelle il menace tout simplement d'expulser ceux qui ne seront pas d'avis que M. Campocasso est le Directeur rêvé et la troupe celle qu'il nous faut.

Il y a encore de belles soirées au Grand-Théâtre, celle d'hier en est la preuve.

Roméo et Juliette, le charmant opéra de Gounod qui jusqu'à présent figurait au répertoire de l'Opéra-Comique, vient d'entrer en possession de notre Académie nationale de musique.

A cet effet, le maître a agrandi le finale du troisième acte et les directeurs ont demandé le concours de la Patti, la célèbre cantatrice, pour donner plus d'éclat à cette première représentation.

La critique est divisée dans ses appréciations. Les uns comme Vito du Figaro font des comptes rendus dithyrambiques, de l'œuvre et de son interprète exotique. D'autres tout en félicitant l'auteur et l'interprétation font de nombreuses réserves.

Notre correspondant nous écrit que l'opéra de Gounod n'a rien gagné à cette transplantation et que M^{me} Patti-Nicolini n'a eu qu'un succès d'estime. De Reské, le ténor de l'Opéra qui interprétait le rôle de Roméo, a été le héros de la soirée après le maître français.

Il paraît que les quatre représentations de la Patti à Paris donnent lieu à la plus effrontée spéculation du prix des places. Toutes celles disponibles auraient été vendues sous mains, avec une grosse majoration, par MM. Ritt et Gailhard. Pour la représentation hors d'abonnement de samedi, la salle dit-on a été louée 100,000 francs au marchand de billets Fourrier.

M. Guille, le ténor dont on parlait il y a quelques jours, et qui définitivement n'est pas venu à Lyon, vient d'être engagé à Paris, au Théâtre Lyrique. Cet artiste débutera dans le Trouvère et chantera ensuite le rôle de Gaston dans Jérusalem.

M. Cossira ne chantera pas probablement de plusieurs jours encore, les médecins ayant constaté, cette semaine, qu'il est toujours très fatigué, et déclaré qu'il lui faut encore quelques jours de repos. Espérons que M. Cossira sera bientôt complètement rétabli.

Nous voilà donc sans ténor, sans basse noble, sans baryton d'opéra-comique, sans ténor léger, sans première dugazon et sans maître de ballet. Et dire que pas un Conseiller municipal, et vous entendez bien, nous disons, pas un, n'a fait la moindre objection à M. Bouffier lorsque ce pyramidal délégué aux Beaux-Arts est venu déclarer que tout allait bien. Décidément nos compatriotes sont de bonne composition pour tolérer à l'Hôtel-de-Ville de pareils incapables.

NOUVELLES A LA MAIN

Une drôle de coquille cueillie dans un journal lyonnais :

SOCIÉTÉ PROTÉCTRICE DES ANIMAUX. La tzarine est assez gravement souffrante depuis l'accident de Borki. Les médecins lui ont recommandé le repos le plus absolu.

M^{lle} T..., une actrice qui n'a point fait sa fortune au théâtre, est mère d'un bel enfant de quinze à seize ans.

— Comment, lui disait-on, n'allez-vous pas prier le père de reconnaître son fils ? — Ah ! dame ! fit l'actrice embarrassée, c'est assez difficile ! il faudrait d'abord que je reconnusse le père...



UN PARI DU CIRQUE

AUGUSTE

De Rupdesac à Badour, la voie ferrée dont la ligne soit les forêts séculaires de sapins et de yèbles, subit une inflexion très prononcée. La pente s'accroît pour atteindre son point culminant à la borne 803/210 : Badour est dans le fond de l'éparpillement de ses toits de briques rouges mêlés aux chaumes et aux arbres. Presqu'à l'entrée du bourg, la vieille église au long clocher en pointe, surmonté du coq légendaire, domine les maisons d'alentour et touche de si près à la ligne du chemin de fer que chaque fois qu'un convoi glisse le long des rails on croirait qu'il va s'écraser contre ses murs sombres. Les guides signalent ce passage comme un des plus dangereux du département ; mais, l'habitude aidant, les gens de Rupdesac et de Badour affrontent sans trop de frayeur cette descente vertigineuse. Jus'qu'au 24 novembre 1864, aucun accident n'était venu signaler les deux petits villages à l'attention générale.

Ce jour-là, vers six heures du soir, le chef de gare de Badour attendait un train supplémentaire rempli de matières explosibles à destination d'un de nos arsenaux : sur ses genoux, il berçait un enfant de sept mois, frais, rieur, ragailard par la chaleur du bureau, agitant ses mignonnages mains et ses petits pieds roses sous ses langes de flanelle blanche. Au dehors, un brouillard intense enveloppait les prairies dénudées et les arbres sans feuillage.

Brusquement la sonnerie du poste télégraphique fait tinter son carillon argenté et, sur la bande bleue qui se déroule avec des soubresauts et des heurts inaccoutumés sous une pression fébrile, le chef terrifié lit : « Train 3117 transportant dynamites et poudres vient de subir rupture attelage. Freins de machine fonctionnent plus. Convoi a dépassé kilomètre 803/210. Avisez. »

« BENISTANT, conducteur-chef. »

L'effolement est général : les batteries d'alarmes se succèdent sans interruption ; il faut à tout prix enrayer la marche des voitures : il ne reste qu'un seul moyen : le déraillement. Quelques minutes encore et les wagons emportés dans leur vitesse folle, vont traverser la station avec la rapidité d'un ouragan.

Des obstacles sont placés sur la voie. Un roulement sourd retentit dans le lointain, approche, grossit, s'enfle de mille bruits sinistres : les deux phares éclatants de la locomotive se dessinent bientôt au milieu d'une auréole de buée jaune, semblables aux yeux immenses d'un géant de fer ; les bras des sémaphores s'abattent ; les disques, brisés par la poussée de cette masse effrayante, volent en éclats ; les feux rouges, verts et blancs des signaux, secoués comme par une main invisible, s'agitent tous à la fois ; un coup de vent, une effroyable rafale, la gare et les quais vacillent ; un arrêt subit du train, puis une explosion formidable, au milieu des fu-ées phosphorescentes et des flammes bleues de la poudre...

C'est fini : la manœuvre a réussi ; le danger est écarté. Le train mixte qui part de Rupdesac quelques minutes après peut se garer à temps et reprendre, après le déblaiement, sa marche ordinaire. Deux hommes d'équipe, un facteur de première classe, le chauffeur et le mécanicien, périrent dans cette catastrophe. Le chef de gare, dont la présence d'esprit avait évité un plus grand malheur, fut, lui aussi, cruellement éprouvé. Dans l'effarement général, l'enfant que nous avons laissé si mutin et si heureux, avait été abandonné et oublié : on le retrouva, roulé sous un bureau, en proie à d'horribles convulsions.

La crise nerveuse influa d'une façon désastreuse sur le petit être : son corps s'était noué, tordu, déjeté. Caricature humaine, le nain grandit à peine : sa tête de gnome s'allongea comme celle d'un hydrocéphale ; un front démesurément écaillé se coupant à angle droit, un crâne aplati au-dessus d'un visage à peine ébauché. On eût dit une souche égarée à la hache. Et cependant, Auguste n'était pas laid de la laideur repoussante de certains idiots : des yeux brillants d'un vif éclat animaient cette face cocasse. Le

buste se développa normalement, mais les bras et les jambes grossirent à peine, sans toutefois s'ankyloser : des mains et des pieds d'enfant sur un corps d'homme. A force de le laisser rouler sur un tapis, on put redresser sa colonne vertébrale. Intelligent, le disgracié acquit rapidement une instruction suffisante et, en 1885, nous le retrouvons premier piston dans la fanfare de Tarare. Hué à l'école, raillé au dehors, Auguste, philosophe de bonne heure, apprit vite à souffrir sans se plaindre.

Oh ! les lazzis, si vous saviez comme cela fait mal quand le cœur bat dans la poitrine, et qu'il faut réprimer sans rien dire, les élans de sa colère !... Demandez-le au pauvre Auguste !... A force de boire à la coupe d'amertume et des sarcasmes, ce jeune a vieilli vite !

Qui l'écrira, cette page humide de larmes du désolé et du paria !... Pour ce nain, pour ce difforme, alors que ses lèvres étaient pleines de mots d'amour, alors que son esprit était rempli d'affection, alors que sa main cherchait une main amie qui la pressât, c'était le rire inhumain du sceptique ou du railleur qui répondait seul à ses élans, c'était la nuit qui se répandait sur ce pauvre être, c'était le chemin ardu de la vie sans ses fleurs et sa verdure !... Il eût pu devenir misanthrope, il aimait mieux se résigner.

Garçon de café, ensuite à l'Eden-Concert, il sert consciencieusement bocks et paléale, lorsqu'un jour le cirque Bazzola plante sa tente sur la place publique : le directeur le voit et devine dans ce phénomène de petitesse un futur élément d'attraction pour ses soirées. Il lui propose un engagement doré — 3 francs par jour !... Auguste refuse : le cirque part et se transporte à Villefranche.

Le directeur avait à peine clos sa première représentation qu'on frappait à la porte de son cabinet. Auguste entra pâle et défait : « J'ai eu une discussion avec mon père, je suis parti de chez moi sans un sou, et voilà trois jours que je marche pour vous retrouver ; voulez-vous m'accepter ?... » L'engagement fut signé séance tenante. Mené à coups de fouet, mais dressé par un expert, Auguste est aujourd'hui un clown, le clown Radamah. Il ne fait pas rire seulement par sa taille exiguë, il possède de nombreux numéros « les deux extrêmes, le siphon, la pêche à la ligne », sans compter un de ses succès, le montage en haute école sur un cochon. Des cascades étourdissantes de fantaisie et de verve amènent un rire fu sur toutes les lèvres.

Le clown Radamah a travaillé successivement à Dijon, au cirque Bazzola, puis au cirque Augier. Il a remplacé au cirque Rancy le clown anglais Georges Hiclings.

Il est heureux maintenant : son seul désir est de contenter le public et ses yeux se remplissent de larmes de joie, lorsque ses exercices finis, il aperçoit dans le coin de sa loge son bienveillant directeur, M. Rancy père, qui lui sourit et bat des mains.

Telle est, rapidement résumée, la vie du petit Auguste ; on me l'a contée, tandis qu'il travaillait dans la piste, sous les rudoiments d'un clown prétentieux et trop brutal souvent pour sa victime naturelle. En sortant, il m'a fait voir une petite affiche pendue dans le contour de l'entrée des artistes : « Aujourd'hui à dix heures, répétition de M. Sicard. » Sicard, c'est le clown Radamah : « Je fais mes débuts samedi, de la haute école sur un cheval : ce sera mon triomphe : venez me voir... mais chut... n'en dites rien. »

Je manque à ma parole, en faveur de l'homme, et je suis persuadé que vous viendrez l'applaudir avec moi dans ses exercices aériens à l'extrémité d'une mécanique tournant dans la coupole du cirque. Un mot d'Auguste pour terminer et compléter en même temps la physiologie de mon clown : « Maintenant, je n'aime que mon art. Les femmes — car j'en ai connu — m'ont pris par curiosité et m'ont trompé ; je n'ai pas réussi avec elles. Que m'importe, ne suis-je pas plus heureux comme cela !... »

N'avais-je pas raison de vous dire qu'Auguste est un profond philosophe ? Peut-être juge-t-il mieux les hommes parce qu'il les voit de plus bas !

PAUL SIGRIS.

Paul Sigris

PHONOGRAPHIE
APPLIQUÉE

Avant-propos du Phonographe.

C'est avec une vive inquiétude que je vais essayer de faire sonner les échos indiscrets de mon phonographe à travers les gaitetés de cette aimable Vie de Gérolstein. Mon appareil ne sort point tout battant neuf du cabinet de l'illustre Edison, mais malgré ses imperfections il est à même de recueillir bien des bruits, bien des conversations, bien des rancœurs, et de les transmettre aux oreilles de nos bons habitants de Gérolstein.

L'instrument babillard fonctionnera simultanément sur divers points de la cité et même de la République. Il aura ses grandes et ses petites entrées dans les coulisses de nos salles de spectacle, dans les couloirs du Grand Conseil, et jusque dans les cabinets de réception de nos premiers magistrats. L'enregistreur les potins du Palais, de l'Art et de la Politique, et il les répétera de sa voix nasillard et bouffonne.

Ses conversations seront forcément décousues car le phonographe n'est que l'écho d'un écho. Il se soucie fort peu de mettre une liaison et une transition dans ses bavardages.

Mais l'appareil s'impatiente. Déjà la sonnerie électrique m'avertit que le courant est établi.

Écoutez.

Échos de la dernière séance du Grand Conseil de Gérolstein. A la buvette :

Le conseiller Tou-Pti-Car-Naux à son ami Sossy-au-Logis-Shou :

— Le bourgmestre a l'œil bon et le pied sûr aujourd'hui. Il nous serait malaisé de faire de l'obstruction. Comme on nous materait ! Mais d'où vient à notre premier magistrat, cette assurance et cette morgue ?

— Tu ignores donc qu'il arrive de la Grand-Ville. Il est allé consulter, au sujet de la cruelle et intermittente maladie dont il souffrait, un docteur plus illustre que le bourgmestre lui-même. Le remède est trouvé. Cherche. Je te le donne en cent.

— Je ne suis pas un sphinx.

— C'est une de ces panacées qu'en style vulgaire nous appelons une grosse sinécure et qui, en style administratif se nomme une Tré-so-re-rie gé-né-ra-le.

— Je ne vois pas bien le rapport...

— Myope, va ! M. Com-an-d'Heur-Cail-Thon n'ayant plus à présider les séances orageuses du Grand Conseil, l'importante — j'allais dire l'opportune maladie ne torturera plus les extrémités inférieures de notre premier édile.

— Et puis, palper à pleines mains les deniers des contribuables ! Cela doit avoir de fameuses vertus curatives !

— Tais-toi, Sossy-au-Logis. Tu sais que nous ne devons penser qu'à la régénération de la Patrie. Laissons les repus se gaver de notre or. Nous aurons notre jour... plus tard.

A l'Académie La Marinière.

Le directeur Bout-Vay-Leng reçoit le père d'un jeune élève qui, pour raisons de santé, n'a pu assister à l'ouverture des cours.

— Vous n'avez pas de maladie de cœur Monsieur, vous n'avez pas d'anévrisme ?

— !!!

— Votre enfant n'a jamais joué du cornet à piston ? Il n'a pas porté de fardeaux trop lourds ?

— Je ne puis m'empêcher, Monsieur le Directeur, de trouver vos questions un peu...

— ... Surprenantes, n'est-ce pas. Au fait, je ne vous en ai pas expliqué le motif : dernièrement, à la sortie de l'Académie, un de nos sympathiques adolescents est mort foudroyé par la rupture d'un anévrisme. Eh bien ! cette maudite presse de Gérolstein, — que la peste étouffe, — je suis sûr, Monsieur, que vous détestez la presse.

— Monsieur le Directeur, hum ! ...

— Oui, vous lisez votre journal comme tout le monde, mais vous ne connaissez probablement pas cette venimeuse engance des journalistes, vous ignorez ce dont elle est capable. Un exemple, Monsieur : il nous a été impossible de congédier deux professeurs qui nous gênaient, sans que la presse de Gérolstein en gémisse. Et un chabonais, Monsieur ! Le bourgmestre a failli en avoir la goutte pour quinze jours.

— Je ne vois pas bien...

— Ah ! j'oubliais qu'il s'agissait d'une mort causée par un anévrisme. A cette occasion, les journalistes ont dressé à nouveau leurs batteries contre l'Académie. Ils ont parlé de bourrades, de capitotades, de brimades et autres violences en ades exercées par nos anciens sur leurs jeunes amis. Et cependant, Monsieur, tous des agneaux, nos charmants éphèbes ! La surveillance est si douce qu'il n'y a jamais de révoltes, jamais de *pensums*, et si je n'avais trouvé des maîtres d'études à mon entrée en fonctions, ce n'est certes pas moi qui les aurais inventés.

Mais depuis ce malheureux jour, il nous faut prendre des précautions. Nous n'admettrons plus à l'école des élèves exposés à l'apoplexie, souffrant d'anévrisme, de maladies de cœur, sujets aux syncopes, etc. Or, comme deux garanties valent mieux qu'une, nous prions les parents de nous renseigner sur leur propre santé. L'atavisme... vous savez ! Ainsi, Monsieur, vous n'avez jamais eu d'attaque ?

Le père de famille prend son fils par la main et sort. L'Académie la Marinière de Gérolstein comptera un élève de moins.

Dans le cabinet de M. Com-an-d'Heur-Cail-Thon, M. le lieutenant Bouf-Bouf a donné mercredi lecture de l'arrêté suivant :

ART. 1^{er}. — La surveillance la plus rigoureuse sera exercée au contrôle du Grand-Circus de Gérolstein. On devra laisser au vestiaire tous les objets contenus dans les poches, même les clefs. Tous les spectateurs seront fouillés.

ART. 2. — Les spectateurs devront tenir les mains dans les poches pendant tout le cours de la représentation, pour qu'ils ne soient pas tentés de manifester bruyamment.

ART. 3. — Dans le cas où quelques-uns d'entre eux se permettraient d'inconvenantes conversations, il sera fait à leur égard usage du baillon.

ART. 4. — Les fonctions des romains sont et demeurent supprimées.

ART. 5. — L'entrée de la salle de spectacle est formellement interdite aux personnes qui font usage de farineux.

ART. 6. — Il sera dressé procès-verbal, etc...

ART. 7. — Les commissaires de police sont chargés, etc...

Boulangiererie. — Entendu dans les

Vers cette époque, Pascal fut repris de l'idée de voyager. L'abbé Galgai l'encourageait dans son projet. La tante, elle-même, ne résistait que faiblement, car Pigaille était de l'avis du prêtre. Seule, Jeanne, se désolait dans le silence que lui commandait un faux sentiment de fierté qu'elle ne pouvait pas vaincre.

La Marie-Anne était à l'ancre, dans le bas-port, les flancs vides, balancée par le mourant remous de l'eau. Pascal, à ses heures de solitude, allait là, empoignait l'échelle de corde, montait rapidement, et sur le bateau, redressait sa haute taille, comme s'il avait un monde à lui sous ses pieds. Le soir, les yeux vagues, il poursuivait son rêve d'enlèvement n'importe où, dans un pays inconnu des siens d'où il reviendrait avec des histoires terribles, des aventures plein son cerveau. Il était tout enfant, plus jeune encore et plus naïf que lorsqu'il était venu chez Mlle Mélanie, à la mort de son père.

... Cette première séparation !... Tous l'avaient accompagné au bateau, sauf Jeanne, qui, trois jours déjà avant le départ, ne pouvait plus y songer sans pleurer... Pascal, dans ses vêtements amples, le corps bien à l'aise, soutenu par l'espèce de fièvre des premiers voyages, allait de l'avant à l'arrière, laissé libre par le capitaine, qui reconfortait la vieille tante. Mais les maisons disparues, quand le navire, sorti du port, eut tourné, et qu'on ne vit plus rien, dans l'aurore brumeuse de novembre, plus rien que la ligne uniformément grise de l'eau, il dut s'abaisser sur les bastingages comme pour regarder la mer, en réalité pour cacher ses larmes.

Le soir, tante Nine, rangeait des hardes,

bureaux de la rédaction du *Petit Gérolstein*, organe du parti national :

— Donc l'Amiral voulait nous jeter à la mer.

— Pas précisément ; il voulait, disait-il, balayer le pont du vaisseau de l'État et nous jeter à la côte.

— Il oubliait que l'État n'est plus un vaisseau, mais un char. Bientôt le peuple attellera le cheval noir du Général au timon de ce char, et nous foulerons aux pieds nos ennemis vaincus.

— Bien dit Prudhom — Plum — Doi !

Pour copie conforme :

LE PHONOGRAPHE.



A LA MARTINIÈRE

Lettre ouverte à M. Barbier.

Monsieur,

Il a été dit quelque part qu'un homme commet rarement une bêtise sans être immédiatement hanté par l'idée d'en commettre une seconde ; c'est un peu votre cas.

Non content d'avoir écrit au *Lyon Républicain* la petite lettre pleine d'insinuations malveillantes et mensongères, que j'ai relevée comme elle le méritait dans le dernier numéro de la *Vie Lyonnaise*, voici en effet que vous essayez dans un ordre du jour du 21 courant — ordre du jour dont je n'ai eu connaissance que le 25 — de faire croire aux élèves de l'École que nous sommes des calomnieux.

Ancien élève, ancien répétiteur de la Martinière je ne souffrirai pas que vous retourniez les rôles.

A vos insinuations premières, j'ai au nom de la *Vie Lyonnaise*, opposé le plus formel démenti ; à votre dernier ordre du jour, nous qualifiant une fois de plus de calomnieux, je donne également le plus formel démenti.

Vous avez pensé que chercher à vous attirer la sympathie des élèves, serait pour vous d'un grand secours en ce moment. Mais vous vous êtes trompé, car les élèves ne sont pas avec vous, n'y seront jamais.

Les élèves de la Martinière sont quoi que vous en pensiez assez intelligents pour avoir discerné dès le premier jour de quel côté est le bon droit, de quel côté sont les intérêts de l'École, qui sont les leurs. Il y a longtemps qu'ils ont compris les motifs pour lesquels nous signalons à l'attention publique ce qui se passe à l'École ; c'est pour cela, je vous le répète, qu'ils ne vous suivront pas.

Ce n'est pas aux *bons sentiments des élèves*, à leurs *sentiments de discipline* ou à leurs *sentiments d'affection pour leurs maîtres* ou pour l'École qu'il faut vous en prendre si l'ordre ne règne pas à la Martinière, c'est simplement à la Direction actuelle.

Les élèves de ces derniers temps ne sont pas, je pense, plus turbulents que nous l'étions à l'époque où j'avais l'honneur d'appartenir à l'École ; cependant à cette époque il n'y avait aucun désordre et la bonne harmonie régnait entre les professeurs et M. Goybet.

sans même songer à l'épingle. L'abbé était là, toujours impitoyablement froid, taquinant Pigaille plus touché qu'il ne voulait le montrer.

« Bon ! Nous avons oublié les ceintures de flanelle ! » fit soudain Mlle Mélanie.

« Marin d'opéra-comique ? » grommela Galgai.

Jeanne ne vint pas ce soir-là ni ceux qui suivirent.

V

Février, en Provence, est déjà un mois de renouveau. Les amandiers, les arbres précoces, blanchissent les routes de leurs chevelures de printemps qui émergent au-dessus des murs, et par les jours soleilleux déjà court le bon souffle chaud précurseur des belles heures. Dans la petite maison de tante Nine, sise en haut de St-Barnabé, à deux lieues de la grand'ville Pascal, à peine changé par son voyage — le teint seulement un peu brûlé par la bisé marine — regarde peindre Pigaille ; Jeanne, à son tour, est partie, son tuteur malade fait une station hivernale, sur la côte. Les amants ne se sont plus vus depuis le matin où Pascal a pris place à bord de la *Marie-Anne*...

De ce premier contact avec la vie, Pascal est revenu désenchanté et morne. Quand il refait son voyage en pensée, les esclaves, les descentes à terre, une honte secrète, une répugnance monte à ses lèvres comme le goût d'un mets mal digéré. Encore que les marins apportent de la poésie, dans leurs débauches et dans leurs vices, cette vision brutale de choses qu'il éprouvait, qu'il n'aurait pas voulu connaître, le poursuit comme un cauchemar, — et il lui semble que jamais, jamais,

Les temps sont changés, n'est-ce pas, M. Barbier, car si laissant de côté les élèves qui, j'en suis convaincu, ont compris dès le premier jour tout l'intérêt que nous portons à l'institution du major Martin, nous parlons des professeurs, lesquels je pense, n'ont pas trop changé non plus leurs façons de comprendre l'aménité et les convenances — il est facile de constater que la même hostilité existe entre eux et la Direction.

Mais peut-être ai-je tort de vous reparler de tout cela et n'en voulez-vous rien savoir, inquiet que vous êtes de ce que vous attendez de l'École pour services rendus à l'instruction ? Peut-être aussi êtes-vous un naïf et croyez-vous sérieusement à tout ce qu'on vous a fait signer contre nous ?

Si j'ai tort, tant pis, car je continue.

J'en étais au chapitre non pas des chapeaux mais des professeurs et je disais que ceux-ci n'ont pas dû changer beaucoup de tempérament et de caractère. D'où vient donc alors leur unanimité à protester contre la Direction actuelle alors qu'il louaient au contraire l'ancienne ? — Il y a là un trait caractéristique, avouez-le.

Tout est renversé, n'est-il pas vrai ? puisque pas un de ces professeurs n'ose revendiquer les prétendus droits de M. Lang, sinon M. Bruel, l'intéressé collaborateur du Directeur, celui dont ce dernier déclarait un jour devant plusieurs personnes qu'il rendait des services exceptionnels à la Direction !

Expliquez-moi la chose, je vous en prie, M. Barbier, dites-moi comment ce phénomène s'est accompli et si vous supposez que tout le personnel soit devenu subitement un personnel de gens malhonnêtes, ligés contre le plus capable, le plus spirituel, le plus intelligent des Directeurs.

Mais vous ne me le direz pas et une fois de plus vous ferez le mort, vous contentant de déclarer en *calimini* que nous sommes de tristes gens, et une fois de plus aussi je vous démentirai sans que vous osiez nous attaquer pour diffamation. Car entre nous, avouons qu'il serait drôle de voir tous les professeurs de l'École déclarer que tout ce que nous avons écrit est exact (je dis tous les professeurs parce que vous me permettez de ne pas compter M. Bruel, qui n'a aucun titre et aucun droit à cette appellation).

J'aurais bien des choses à vous dire encore, M. Barbier, mais je m'aperçois que ma lettre est déjà longue, et je me réserve pour une autre fois. Permettez-moi cependant de vous donner un conseil avant de terminer, celui de ne pas user inutilement vos plumes pour signer des épitres semblables à la dernière car vous faites tort à votre intelligence en parlant par exemple (comme dans votre dernière), de l'indignation des élèves contre la presse en général et certains journaux en particuliers. Les élèves sachant qui nous sommes et ce que nous voulons ne se sont nullement indignés de nos attaques légitimes, pas plus que de celles du *Petit Lyonnais*, du *Lyon Républicain* ou de *l'Information* et vous avez eu tort de dénaturer la vérité.

Mais je m'aperçois que ma lettre n'en finit plus, et j'ai dû vous renvoyer à une autre fois quelques détails particuliers dont j'ai à vous entretenir, ce qui ne m'empêche nullement, M. Barbier, de vous prier dès aujourd'hui de me croire peu admirateur de la Direction et de l'Administration en général, et encore moins de M. Lang et de MM. Bouvet et Barbier — pour ne citer que ceux-là — en particulier.

PAUL LEGRAND.



il n'osera plus mettre ses lèvres sur celles de Jeanne. La tante le regarda comme si elle ne l'avait jamais vu et, sans comprendre, attribuant sa tristesse à la seule absence de Jeanne, se dit qu'elle va les marier dans un mois, du moins, et que Pascal ne les quittera plus, elle ni sa ferme, ni Pigaille.

... Une dépêche. Deux mots seulement : « Tuteur mort », et la signature. Tous trois restent froids, indifférents, à la dispartition de ce gros homme qu'ils ont à peine connu. Et la matinée s'écoule, pareille aux autres, pas plus triste...

Ce fut, une semaine après, une allégresse profonde pour tous. Les deux fiancés, quand ils se revirent, sentirent un grand coup dans leur poitrine, et les mains tendues marchèrent l'un vers l'autre. Sous les regards de l'abbé même, sans gêne ou fausse honte, Pascal prit Jeanne sur son cœur, et leur baiser fut long et solennel comme s'ils étaient seuls. Jeanne était un peu pâle, ravissante dans son demi-deuil, et Pascal avait maintenant de vraies allures d'homme, « des allures de mari », pensait Mlle Mélanie, que la joie suffoquait, au point de l'empêcher de parler. Laissés un peu à l'écart, les jeunes gens se parlaient à peine, et tout le charme des anciens jours leur revenait par bouffées dans cette communion muette de leurs âmes.

Galgai lui-même en perdait son bagou ordinaire, et sa voix paraissait adoucie un tantinet, quand il annonçait ses cartes au peintre.

Tante Nine avait repris ce qu'elle appelait « ses quartiers d'hiver ». La vie coutumière allait avec la même monotonie, car le bonheur est monotone. Puis Jeanne

L'AMOUR

ET

LES CHRYSANTHÈMES

Novembre naît : voici le temps
Des jours mauvais et des veillées ;
Des feux immenses et chantants
Le Dies viae du printemps.

C'est la grise et froide saison,
Aux pâles cieux de neige et d'ambre,
Qui fait se blottir le pinson
Dans son hivernal saison,
Ainsi que nous autres en chambre.

Assurons-nous le doux plaisir
En nous chauffant les pieds aux grilles,
Ni plus ni moins qu'un grand vizir,
D'avoir pour brasier de désir,
A nos côtés, de belles filles.

Au moins, pourrions-nous comparer
L'ardente haleine de leurs gorges,
Aux flammes du charbon doré,
Et savoir lequel admirer
Le plus ce ces deux chastes forges.

Nous aurons ainsi pour nos mains
Deux foyers contre la froidure :
L'un fait de tisons gais et sains ;
L'autre du rosioiment des seins
Sous les corsages de fourrure.

Ce sera le printemps rendu
Avec ses bienfaisantes fièvres,
Et l'oiseau qui s'était perdu
Rechantera tout éperdu
Un hymne bruyant sur nos lèvres.

Donc pas trop ne le regretterons,
Ce septembre aux soleils moroses
Qui s'en va dans l'ombre à tâtons
Emportant ses derniers festons
Et l'éclat mourant de ses roses.

Novembre naît, voici le temps
Des jours mauvais et des veillées ;
Des feux immenses et chantants
Le Dies viae du printemps.

LÉON SOURIS.



ECHOS ARTISTIQUES

Le Salon des Arts qui vient d'être ouvert rue Centrale, 21, me paraît être une innovation heureuse.

Je dis innovation parce qu'il n'a rien de commun avec celui que quelques peintres avaient fondé, rue Victor-Hugo, il y a, je crois, deux ans.

Le mode d'organisation de ce nouveau salon me semble un sûr garant de son succès.

Il a pour but de permettre aux artistes d'exposer leurs œuvres pendant toute l'année et d'en faciliter la vente. Les bronzes d'art, les vieux meubles, les tapisseries, les bibelots de toute sorte y trouvent également leur place.

L'entrée est gratuite pour le public. Les exposants paient une location de 1 fr. 50 par mois et par mètre carré.

Dès que l'installation sera achevée, une vente aux enchères aura lieu tous les quinze jours, par le ministère d'un commissaire-priseur.

venait plus rarement. Tante Nine l'accompagnait, les soirs de visite et doucement, avec sa ruse amicale, l'interrogeait sur les projets de Pascal qui ne consentait jamais à lui rien avouer. Jeanne n'aspirait qu'au jour où, dans l'église fleurie et éclairée, on les unirait pour toujours, mais ils étaient si jeunes ! et d'ailleurs, Pascal... « Pascal est un fou !... » interrompait Mlle Mélanie, que les prédictions féroces du prêtre obsédait.

Dans l'Orp, on sentait déjà le bon souffle chaud, précurseur des belles heures. Depuis leurs retrouvailles, c'était la première fois qu'ils y revenaient. Par les fentes des pous, sur tout le ciel, des nuages roses allaient, tels des flamants sur un lac uni. On n'entendait aucun bruit ; la mer elle-même était silencieuse. Jeanne et Pascal étaient assis ; de vagues appels d'amour éclataient à leur bouche, et rien n'était si doux que de les réfréner pour rester ainsi lèvres closes, dans une bienfaisante paresse. Ils songeaient à la vie ancienne, aux jours en allés, à toutes les paroles d'adoration dites et redites. Tout à coup, Pascal :

« Les fleurs renaîtront ; les heures d'autrefois ne reviendront pas !... »

Jeanne le regarda fixement. Il lui semblait qu'il répondait à sa pensée ; que les mots qu'il venait de dire, il les avait pris sur ses lèvres mêmes. Une stupeur les glaça tous deux ; puis la rêverie de nouveau les emporta. Et Jeanne :

« Il faut profiter de la vie ; on n'éternise pas les rêves qu'on fait. »

Pascal s'était dressé. Pourquoi lisait-elle ainsi dans sa conscience et formulait-elle

Ce salon des Arts sera donc un hôtel Drouot. Il pourra devenir le lieu de rendez-vous des artistes et des gens de goût. Cela manqua à Lyon.

Espérons que les peintres, comprenant quels avantages ils en peuvent retirer, y viendront régulièrement exposer leurs œuvres.

Le public est généralement bien disposé pour eux ; on s'intéresse à leurs vœux ; à eux de nous les montrer.

CHEZ DUSSERRE

Saint-Cyr-Girier. — Paysage. — M. Duusserre est un maître incontesté qui est assurément le meilleur paysagiste de l'École lyonnaise actuelle. Il a gardé de la tradition le respect du dessin, mais pour le coloris il n'a pu que s'inspirer de ce que la nature lui offre.

Dans ces feuilles de bois, à travers les arbres aux puissantes ramures, la lumière éclate en colorations vigoureuses qui se reflètent discrètement dans une mare croissant de hautes herbes. L'impression est superbe.

Si le but du paysagiste est de nous faire comprendre et aimer la nature, M. Saint-Cyr-Girier l'a atteint.

Ce paysage largement peint ne dit-il pas tout ce qu'il y a de mélancolie douce et de charme discret dans ces levers de jour aux champs.

Qui ne voudrait promener sa rêverie dans ces prés encore humides de rosée, sous les premiers rayons du soleil levant, à cette heure charmante où les nids s'éveillent, où le bois s'emplit de murmures ; prélude au blime du grand concert de la vie !

CLAUDIUS PIZZETTA. — Fruits. — M. Pizzetta est peu connu du public. Pour diverses raisons que je n'ai pas à énumérer ici, il s'est tenu pendant longtemps éloigné des expositions. Il n'y a guère que quatre ans que l'on peut voir quelques-unes de ses œuvres soit au Salon, soit chez Duusserre ou chez Fournier. Encore les tableaux que ceux-ci exposent sont-ils leur propriété.

Celui que Duusserre nous montre cette semaine a déjà figuré dans plusieurs ventes. C'est une œuvre certainement remarquable, mais M. Pizzetta a fait mieux. La Coupe de fruits qu'il exposa, il y a quatre ans, au Salon de la Société des Amis-des-Arts, était bien supérieure.

Le temps a déjà altéré quelque peu le coloris, mais le dessin impeccable et la composition savante suffiront pour classer les œuvres de l'éminent artiste parmi les plus riches joyaux de l'art contemporain.

CHAUDIER. — Fraises. — Un peintre vaillant et consciencieux, qui a lentement conquis une belle place parmi les peintres lyonnais.

Quelques fraises sur une feuille de chou, c'est un motif banal, tout au plus bon pour faire une étude. M. Chaudier a cependant su nous intéresser avec ce rien et en faire un joli tableau.

CHEZ FOURNIER

BALOUZET. — Paysage. — Encore un toile qui a de sérieuses qualités.

M. Balouzet est un chercheur sincère, mais il n'est pas toujours équilibré heureux. Les seconds plans de son tableau sont très bien traités ; les terrains surtout sont solides et bien placés. Mais les premiers plans me plaisent moins et j'y vois une exagération voulue. Ces tons violacés qui dominent trahissent la recherche de l'effet.

BEAUVÉRIE. — Paysage. — M. Beauverie occupe actuellement une très belle place parmi les peintres parisiens ; ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, d'exposer régulièrement au Salon de Lyon et chez nos marchands.

Le tableau que Fournier nous présente n'est certainement pas une des meilleures choses de cet excellent artiste, mais il n'est pas sans intérêt.

M. Beauverie ne cherche pas à plaire. Il fait de l'art pour lui. Il se soucie plus de sa satisfaction personnelle que de celle du public, et il a bien raison.

LÉVIGNE. — Effet de neige. — Je n'en peux pas dire autant de M. Lévigne.

Cet effet de neige est sans doute une jolie image, mais l'art n'a rien à y voir.

M. Lévigne fabrique un tableau comme il fabriquerait tout autre objet.

mot à mot presque, ce qu'il, aurait voulu dire à l'instant même où il aurait voulu le dire ? Ils ne révaient plus ; mille baisers leur montèrent à la bouche ; une ardeur inconnue exalta leurs sens, leurs corps se rapprochèrent. Ils balbutiaient, et tout leur vie leur était révélée dans cet impérieux appel de leur humanité. Alors Jeanne, dans un grand élan de tendresse invita Pascal à la posséder ; comme autrefois, elle trouva les paroles initiatrices, et comme autrefois Pascal hésita, recula.

Maintenant qu'ils étaient sur la route, la nuit tombée, il ne se souvenait que là-bas aussi, dans une descente à terre, avec les camarades de bord, une femme l'avait pris dans ses bras, et il lui semblait que les paroles de Jeanne et de l'autre, étaient sorties de la même bouche impure.

Leur malheur véritable data de ce dimanche. Ils se sentaient distants, différents d'inclination ; tous deux portaient leur douleur au fond de leur âme, envoyaient à tous regards amis. Ils ne s'accoutaient pas. Ils acceptaient avec résignation l'erreur de nature qui les avait rapprochés. Cependant encore, quand ils envisageaient la possibilité d'une séparation, une fièvre les secouait, allumait leurs yeux et l'idée seule qu'ils iraient chacun à une destinée différente, leur arrachait des sanglots.

Jean TRIBALDY.

(A suivre.)

ADULTÈRE

LIVRE PREMIER

(Suite)

V

La puissance de leur amour s'arrêtait à un point quelconque qu'ils ne pouvaient définir ; c'était là la cause de leur souffrance. Ils s'aimaient tant que des riens pouvaient les froisser horriblement parfois, une pensée qu'ils n'avaient pas eu communément ; une distraction qu'ils n'avaient pu s'offrir ensemble. De petites jalousies les brouillaient un jour entier, un jour qu'ils passaient à se suivre, sans se dire un mot, sans idée de se séparer, mais avec un dur serrement au cœur, quelque chose qui les étouffait. Après ces journées, les étoiles venues, quand le froid mordait leurs mains sur la route de ceinture, ils se serraient plus étroitement, dans une grande envie de pleurer, et peu à peu réchauffés et rassénérés, s'attardaient en des confessions qui, à certains moments, les arrêtaient au milieu de la route, les lèvres tout à coup closes dans un baiser ardent.

La critique ne peut guère s'y intéresser. J'y reviendrai donc le moins souvent possible.

Paul DARGENTIÈRE.

Société lyonnaise des Beaux-Arts

Le comité de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts s'est réuni lundi dernier. Voici le compte rendu de cette réunion: Le secrétaire a donné lecture au comité des lettres de ses correspondants de Paris, MM. José Frappa et Marius Roy, annonçant l'envoi d'un prochain important de tableaux pour la prochaine exposition: parmi les noms de ces exposants figurent les plus autorisés de ceux qui ont participé à la première Exposition de la Société et plusieurs noms d'artistes hors concours, n'ayant point encore figuré aux Salons lyonnais, dont les œuvres feront l'une des plus grandes attractions de l'Exposition nouvelle.

Le comité décide que le règlement de l'Exposition sera adressé à tous les artistes. Aux termes de ce règlement, les déclarations doivent être faites, à Paris, chez M. Pothier, 9, rue Gaillon, du 10 au 15 janvier 1889, et à Lyon, jusqu'au 3 février, au secrétariat, 6, rue de l'Hôpital.

MM. les artistes exposants peuvent, dès à présent, se mettre en communication avec les membres du bureau et du comité de la Société, dont nous rappelons les noms:

Président d'honneur. — M. Puvis de Chavannes.

Vice-président d'honneur. — M. Arthur de Graviillon.

Présidents. — MM. André Perrachon et Pierre Miciol.

Vice-présidents. — MM. Tallon, P. Vignet, Girier (Saint-Cyr).

Secrétaires. — MM. Alfred Bonnet, A. Rougier, E. Baudin.

Treasoriers. — MM. F. Favre, F. Amstein.

Archiviste. — M. Jacques Berger.

Membres du comité. MM. Paul Almès, Charles Allard, Ferdinand Amstein, François Armbruster, Félix Bauer, Eugène Baudin, Fernand de Bélar, Jacques Bellingard, Jacques Berger, Charles Besson, Henry Besson, Henry Bidault, Alfred Bonnet, Henry Buffaud, Marc Bruyas, Louis Carrand, Olivier de Cocquereul, L. Coste-Labaume, Danguin, Darche, David-Girin, Paul Desjardins, Henry Despières, F. Domer, Dutraîne, Francisque Favre, Pierre Garnier, docteur A. Giraud, Elie Laurent, Charles Malroy, Jacques Martin, Jean Mathelin, Louis Mégeoz, Pierre Miciol, Adolphe de Mourges, Etienne Pagny, André Perrachon, Didier Podesta, Jean-Baptiste Poncet, Dominique Pras, Pierre Reithofer, Ernest Roman, André Rougier, Saint-Cyr Girier, Jacques Sarrasin, Eugène Talon, Joseph Trévoix, Francis Vernay, Joseph Verzier, Pétrus Vignet.

Comment frère Jean des Entommeures, de dépit, print vengeance subtile du Prieur de Saint-Guenault. Histoire bien véridique et authentique, dédiée à Messire Jehan Mitaine gentil algouan.

On temps onquel à Xaintes je curieusement etudiai es lois, espronnetiquement circumvolant emmy les livres de basse gresse tels que Pandectes, Digeste, Institutes, lesquels en toute sincérité je déclare abhorrents, embreneurs et coquus iceulx qui les enseignent; en iceluy temps, vous dis-je, feut par moi faite la cognoissance d'ung bien bon moinillon lequell avait nom frere Jean et estoit cordelier.

Boire en cordelier C'est boire en cellier.

Je vous prie de croire qu'illec beuvait plus sinon mieux qu'un pape et tenait il à honneur ne faire dechoir la reputation famosa et inclyte de beuverie cordelière; tout abscons feussent-ils, aisément deviois, disputoit, discutoit des cas difficiles de la dive bouteille esquels plus profondément avoit le bon moine étudié qu'en livre des cas de conscience. D'autant trouvoit les femmes belles et leur faisoit beaux petits prêches de carême, non sans toutefois avoir sonné les cloches, puis leur démonstroit que la faim fait hors du bois le loup issy et bien le voyaient-elles.

Entre temps au sortir des vespres, le dimanche de la Passion, s'éprint le compagnon d'une bachelette mignonne à souhait comme feut la belle Aulde ou la soueve Cryemilde (je n'en faulx d'ung cheveu).

Adoncques, bien devotement, s'enquist de la demeure d'icelle, et, aprint frere Jean mon ami, que sa garse estoit logée devers l'ecclise du Moustier Saint-Guenault, onquel lieu est la moinerie Cordelière.

Oh! ho! icel dist le bon compagnon à l'audition d'icelle nouvelle; par ma fie, escoute, Hebraius mon bedon, je scai chose future (— quelle?) Je apertement la decouvurai, disant qu'ici près de nous se trouve d'auleun, philosophe cynique, lequel moult aise sera dans quelques jours. Oh! il sera beau petit Diogène en tonneau, je t'en parie une goudoufle.

Et soi departit, courant le grand pas, car d'avantage estoit il homme d'action, non ergoteur es choses d'amour.

Se rendit donc le bon moine au logis de sa noble dame et en si grande allegresse

lui feut la cour: Tant feut riant, priant, souriant, pliant, suppliant que d'elle, à force, obtint ce qu'il desirait, le paillard! Puis ne demeura guères; ainsi estoit sa coutume car, avec raison, il doctement prétendait être dangereux à amoureux enflamé trop longtemps demourer es logis de coquu: toujours y est on en grand dangier de baston voire de pire. — Point n'est besoin vous confesser que sa dame estoit mariée d'ou feut le mari coquu.

Vous en pensement profond vous demandez: qu'advint-il? Qu'il advint! Cas estrange! croyez-moi « toujours par quelque coin est femme prinse » c'est bon proverbe tourangeois non hespagnol.

La douce amie de frere Jean (par secours contraindre de Nan, Dieu des cornards) lui feut trahison bien horrifique. Voici comme:

Elle en dévotion singulière estoit entrée et ung chacun samedi soir parcimonieusement confessait. Et à qui? Au prieur de Saint-Guenault, à messire Jacques le Barbu, chef spirituel de frere Jean.

La dame en confession n'omit le nom du bon moine, lequel ne soi doutant mie du tour, beuvait quelque trançon de vin blanc, lorsqu'en toute hâte feut par le prieur mandé au cordelier Jean des Entommeures rentrer au bercail claustral.

Là, toute moinerie étant en concile assemblée, feut le paillard admonesté, verberé, contumelié, et en mode de péroraison condamné au cachot perpétuel.

Mais le bon feut pour le prendre et la sentence exécuter. Par coutume le compaign sous sa souquenille portait espée de reitre, dont nul approcher ne voulait. Aussi de sa flamberge feut il un beau petit cercle auréolique es environs de son chef (sans dire: hola!) se départit comme ung emouchet sans chaperon et s'escapa.

Dare dare il s'en vint frapper à l'huys de messire le duc Florin, lequel je sachant homme de bien et bon diable de moine, lui promit refuge certain et le feut bien banqueter et boire vin frais, car ceste escarmouche singulièrement l'avait altéré et semblaît un bon couillaud qu'il eut au palais les salines et paludes de Savoie.

Mais le pauvre frater tenir en place ne pouvoit et paraissoit quelque chorique choléorique ayant danse de saint Guy tant estoit grande en lui l'ardeur de soi venger duprieur.

L'Occasion ne meprise celui qui l'attend, dit un proverbe normand, Jean des Entommeures trouva quelque beau jour stratagème dont se trouva mal Jacques le Barbu.

Afin que les moines en mésalliance ne demourassent et que pardon feut donné à frere Jean, le bon duc Florin invita messire Jacques à banqueter à sa table.

Adoncques un matin environ la unzième heure, le gros prieur arriva, nez au vent, prêt à ruer en cuisine.

Feut iceluy veu par frere Jean.

« Holà! se dist le bon moinillon, empêcher tu me voulais de joqueter à mon aise, ha, ha, tu te moquois des pauvres diables de religieux, cependant que tu bilutois à Deo gratias. Ha, mon père spirituel, je vous ferai, moi, joqueter et chevaucher les plus hordes vieilles du pays: roupieuses, chassieuses, n'ayant dents en gueule et puant comme l'arverne, ha, ha, nous verrons. »

Et sans repos feut une potion ains composée: de cantharis, de rue, de maufoinet, le tout il concassa en pouldre intangible, et attendit l'heure à son projet propice.

Ce feut sur le champ, car le bon duc Florin ayant (à force rasades) obtenu son pardon, appella Frere Jean et, par amitié, honneur, lui feut commandement de porter à boire au Prieur.

Ce que feut le moine, non sans toutefois avoir au fond du hanap versé son horrifique pouldre.

Ledit Prieur beut à longs traits. Cependant s'en alla Frere Jean quérir parmi la ville les plus squalides vieilles qu'il peut trouver et rassembler les feut devant la grande porte du chasteau, leur promettant indulgence plenièrre du Prieur quand il viendrait à issy. — En icelle espérance attendaient à masse énorme les sempiternelles.

Vers la fin du soupper, grande feut l'horreur des assistants et convives du duc voyant le Prieur entrer en rut manifeste et phallogorifique (eussiez dit un catéchumène es festes de Bacchus).

Mais le plus horrifique feut quand Jacques le Barbu sortit et veit les vieilles.

O belle pantomime! bien voulaît-il les trousseur à tas et leur courait sus comme les chiens à la soupe, dont le peuple en émoi s'esclaffait criaie: « Noël », croyant ce estre quelque bouffonnerie. Telle feut l'hilarité générale que d'auleuns pissarent en leurs chausses.

Enfin à grand peine feut le Prieur arrêté et porté es murs du cloistre, où le gardèrent les moines.

Puis prou de temps passé le pape Gregoire scandalisé l'envoya en l'abbaye de Salmigondy.

Toutefois resta depuis ce jour paillard horrifique et mourut de la caquesangue de Lombard, le 13^e jour de sa 99^e année.

Hébraius de THÉLÈME.

PENSÉES DÉTACHÉES

Pour quiconque n'a plus de mère, il est encore un moyen aussi sûr d'être aimé, c'est d'avoir un chien, mais il n'en est pas d'autre.

Il n'y a guère d'immortel en ce monde que la mort.

A y regarder de près, il n'y a souvent pires coquins que les honnêtes gens.

Il faut beaucoup d'ingénuité ou beaucoup d'astuce pour se complaire en la vie et pour s'avouer content.

Il n'y a que les bêtes qui envisagent l'amour comme il doit être envisagé; nous autres, nous y cherchons midi à quatorze heures, et, naturellement, nous ne l'y trouvons pas.

On peut tenir pour certain que plus un homme a l'air suffisant, plus il est insuffisant.

Etre sur terre, être sous terre....., quel est le moindre mal.



CHRONIQUE MUSICALE

Donc, vous tous, artistes, amateurs, propriétaires et bourgeois, habitués du Grand-Théâtre, qui apportez plusieurs fois par semaine votre bel et bon argent à M. le Directeur en échange de quelques heures de jouissances artistiques, et, qui depuis le commencement de la saison, manifestez contre l'abus d'un système que vous avez l'outrecuidance de trouver mauvais, nous savons maintenant ce que vous valez. M. Bouffier vient de nous l'apprendre dans une séance mémorable qui marquera dans l'histoire lyonnaise comme une des plus belles, parmi tant de brillantes déjà, où l'intelligence et le talent dépensés, consacrent d'un seul coup la gloire d'une Assemblée.

Tel Cicéron démasquait dans ses superbes apostrophes les manœuvres de Catilina, notre premier adjoint, vient de sauver la République.

Ah! mes gaillards, il paraît que vous conspiriez contre la sûreté de la Direction. Vous formiez des syndicats de cabales ou des cabales de syndicats, je n'ai pas bien compris, pour détrôner M. Campocasso qui, par l'amitié d'un grand homme, jouit d'un bienfait des dieux — apophtegme qui se vérifie. — Vous organisiez dans le silence et l'ombre de vos repaires, ces manifestations que vous faisiez éclater sur nos têtes tous les soirs dans le malheureux temple des huit muses et qui n'étaient, paraît-il, que de simples escarmouches.

Oui, mais quelqu'un veillait, et c'est à la face du pays que notre délégué aux Beaux-Arts est venu dénoncer vos noirs complots.

La stupeur des conseillers, ses collègues, à été grande, mais grande aussi a été leur joie d'apprendre en même temps que la conspiration, l'avortement d'y celle. Dans leur enthousiasme, ils voulaient, ses collègues reconnaissants, nommer M. Bouffier père du peuple, à l'exemple du grand patriote romain cité plus haut; ils jugèrent toutefois, que ce serait faire acte de plagiat et déprécier la valeur de leur esprit inventif. « Puisqu'il ne peut être père », dit l'un, et, souriant, content de ce trait de génie, il ajouta: « il sera maire! » — Ah! Ah! Ah! « Oui, Maire de Lyon, à la place de Gailleton qui s'en va. » Nos diables de conseillers, ils ont toujours le petit mot pour rire. Et, vous savez, ça leur vient comme ça, tout naturellement, sans efforts. Créé nom d'un chien! que nous avons donc de la chance d'être représentés par des hommes aussi spirituels! Dieu! en avons-nous de la chance!

Mais c'est pas tout, ça. Je disais donc que notre honorable premier adjoint avait démasqué les cabales de syndicats ou les syndicats de cabales qui faisaient œuvre d'obstruction tous les soirs au Grand-Théâtre. Beaucoup de gens ne paraissent pas convaincus de l'existence de ces syndicats de, etc., etc., non plus que de l'inconvenance des manifestations, je vais expliquer la dénonciation de M. le délégué aux Beaux-Arts, ce qu'il a dédaigné de faire, son affirmation étant plus que suffisante, et justifier l'arrêté que vient de prendre le Maire de Lyon, contre le public.

Il y a cabale, lorsque les habitués ne protestent pas immédiatement contre une troupe qui au début ne se présente pas au complet puisqu'il manque déjà une première danseuse demi-caractère, une première dugazon et un baryton d'opéra-comique. Ces deux derniers artistes, quoique figurant dans le tableau de la troupe, n'étant considérés que comme des bouche-trous. Il y a cabale lorsque le public ne dit toujours rien quand on lui présente Mlle Ellès comme première dugazon, et que pendant un mois elle chante en

attendant son troisième début que finalement on ne lui fait pas accomplir.

Il y a cabale lorsqu'on ne réclame pas la première danseuse demi-caractère dont l'absence se prolonge un mois. Il y a cabale lorsqu'on applaudit MM. Beyle, Alvarez, Cossira, etc. Il y a cabale toujours lorsque les amateurs laissent chanter deux fois une basse comme M. Costa, qui se fait en ce moment chuter au Café-Concert. Cabale encore que ces manifestations contre des chanteurs qui, comme M. Minvielle, sont refusés dans des villes de quatrième ordre et que la Direction engage avec tant de légèreté. Cabale, lorsqu'on attend le troisième début de Mlle Perretti, dugazon, pendant trois semaines, sans rien dire, quand, dès le premier soir, elle était jugée et condamnée par tous. Cabale, la manifestation contre M. Hourdin, une basse qui chante faux et qui ne possède point de notes graves et dont l'acceptation, l'année dernière, a été une erreur du public, comme il s'en est convaincu par la suite. Cabale que ces protestations contre cette série de débuts, tous plus invraisemblables les uns que les autres et cette monotonie dans le répertoire.

Voilà ce que pensaient ces syndicats, dont l'existence nous a été signalée par M. Bouffier. Je crois qu'ils en ont fait assez pour justifier la véhémence improvisation de notre premier adjoint, et les mesures énergiques que le Maire vient de prendre contre ces fauteurs de désordres — style administratif.

Tous nos conseillers ont opiné du bonnet. Vous verrez plus loin ce qu'il en est résulté.

Il arrive de plus que tous ces braillards effrayent les artistes qui ne veulent plus venir se faire entendre à Lyon où ils sont si mal accueillis. C'est encore M. l'Adjoint aux Beaux-Arts qui le dit.

Ainsi, un excellent artiste, une étoile, qui vient d'être refusé à Toulouse, a résilié avant de débiter pour ne pas essayer les sifflets du syndicat. Un autre, dont Carcassonne ne veut pas, est dans le même cas. V'a c'que c'est, c'est bien fait, Nous n'en aurons plus. Il ne nous restera que des cabotins comme Tanéssy, Cossira, Armand, Beyle, Vuillaume qui pourront supporter les clameurs de la cabale, habitués qu'ils sont d'être sifflés partout.

M. Cossira s'étant trouvé subitement indisposé, la Direction a eu recours à M. Verhès, ténor, qui a chanté la Favorite — toujours elle — lundi dernier. Cet artiste, que nous n'avons entendu que dans cet ouvrage possède une voix des plus bizarres. Elle surprend tout d'abord par son timbre guttural dans le médium. De la surprise, on passe facilement au mécontentement, car le chanteur, qui n'est cependant pas maladroit, ne peut faire oublier cette bien désagréable partie du registre. Mais plus loin, lorsque cet artiste arrive sur les notes élevées, vous êtes étonnés d'entendre sortir de cette même bouche des sons d'une réelle beauté et d'une largeur remarquable; un revirement se fait dans votre opinion et vous seriez sur le point de crier: bravo! si vous n'étiez arrêtés par la fatigue que vous donne une émission déféctueuse qui fait que cet artiste escamote certain nombre de notes pour faciliter le chant.

Le comédien est correct.

J'enregistre l'acceptation de Mlle Nerroski, première danseuse demi caractère, et j'arrive à la représentation d'hier soir.

On donnait le Barbier de Séville, pour le premier début de M. Poirier, baryton d'opéra-comique. Le syndicat de cabales l'a forcé de résilier après le premier acte, et jugez de la force de cette ténébreuse association. elle l'a exécuté sans sifflets et sans cris. Notre premier adjoint avait raison de dire que c'était des gens dangereux. A eux tous ils remplissaient la salle et ils se sont permis, les malappris, pendant la représentation de tourner en un plus profond ridicule, le très juste arrêté du Maire. Mais tout cela n'est rien.

M. Campocasso, pas content du tout de ce nouvel arrêté, qui, soit dit en passant, a été pris il y a quinze jours, et s'il n'a pas été affiché plus tôt c'est grâce au directeur qui a fait tous ses efforts pour empêcher sa mise en vigueur. M. Campocasso dis-je, a lui-même protesté contre cet arrêté en provoquant un véritable scandale aux fauteuils d'orchestre. Le rideau était à peine levé sur le quatrième acte, que le directeur faisant son entrée dans la salle se met à interpeller violemment un de nos confrères de l'Express qui n'a su d'où ça sortait. Luigini, reconnaissant la voix du patron, s'arrête, le public crie, on hue et voilà la tempête déchaînée. Il ne faut pas penser à continuer la représentation; la foule réclame son argent en criant de plus belle à bas Bouffier! On fait évacuer la salle et voilà cette soirée finie au milieu d'un scandale épouvantable provoqué par M. Campocasso qui n'était pas content du tout de l'arrêté de M. le Maire.

Bouffier l'a dit à la face de la cabale Ce théâtre est divin et n'a rien qui l'égalé

Comment tout cela finira-t-il???

René TYRCL.



HUITAINE DRAMATIQUE

Une personne digne de foi, qui a l'heureux privilège d'être dans les secrets de l'administration municipale me donne à l'instant la primeur d'une bonne nouvelle que je m'empresse de communiquer aux lecteurs de la Vie Lyonnaise:

Nos édiles — il n'est jamais trop tard pour bien faire — émus de l'état de choses qui règne au théâtre des Célestins, viennent de prendre une mesure radicale qui ne peut être accueillie qu'avec enthousiasme par le public du théâtre.

Enfin! on s'est décidé à rendre aux douceurs du farniente l'étonnant industriel qui, depuis deux ans, ravale comme on sait notre scène de comédie. La municipalité comprenant qu'il est temps de faire à l'art dramatique, la place qui lui convient dans la seconde ville de France, — car n'en déplaise aux naturels de la Cannebière, Lyon est la deuxième ville de France — vient d'appeler à la tête des Célestins un comédien qui a illustré la scène Française, j'ai nommé M. Roger Dalbert dont la modestie égale le talent.

Le petit cercle des initiés aux choses du théâtre dit déjà le plus grand bien des qualités administratives de notre futur directeur. Il aurait, paraît-il, à son actif quelques précédents heureux qui font autorité en matière de direction théâtrale, et bien augurer de la nouvelle exploitation de notre seconde scène municipale?

M. Roger Dalbert avec cette condescendance qui est la caractéristique du génie a bien voulu soumettre à l'approbation de M. l'adjoint chargé des Beaux-Arts, le plan qui doit relever le théâtre des Célestins. C'est grand! c'est gigantesque, et pour me servir du seul adjectif qui rende bien ma pensée je dirai même que c'est sublime! Tant pis pour la modestie de M. Roger Dalbert.

Ce programme réformateur pourrait au besoin se résumer dans ces deux formules: « Décentralisation artistique », « Place aux jeunes ». Mais le lecteur me saura gré d'entrer dans quelques détails. Et au risque de commettre une indiscrétion et d'attirer sur la personne déjà sympathique du futur impresario la bénédiction prématurée des Lyonnais, je vais esquisser à grands traits les principales lignes de cette conception géante.

M. Roger Dalbert qui se distingue par ce tact et cette largeur de vue particulières aux gens qui observent puissamment, a compris qu'il était quelquefois dangereux de remonter le courant de l'opinion, qu'il fallait au contraire laisser libre carrière et donner une large satisfaction aux goûts, aux aspirations dramatiques de ce tyran impitoyable qu'on nomme M. Public. Soyons moderne! s'est-il écrié. Laissons dormir en paix sous la poussière de l'oubli le théâtre vieux jeu. Plus de comédie! ça fausse l'esprit. Plus de vaudeville! ça abêtit. Plus d'opérettes! ça démoralise. Rien que le drame! le drame vivant! le drame jeune, le drame nouvelle manière qu'on aperçoit déjà comme le Crédo artistique de la nouvelle génération. Et, avec une audace que ne connut jamais Guzman, M. Dalbert — Roger pour les dames — passe sans transition de la théorie à la pratique en se riant des difficultés, des embûches, des déboires qu'il rencontrera sûrement sur sa route.

Ainsi donc, voici les pièces toutes nouvelles, encore inconnues, mises à l'étude aux Célestins et sur la valeur desquelles le public sera très prochainement appelé à se prononcer.

La Maison du baigneur, le Naufrage de la Méduse, la Voléuse d'enfants, Geneviève de Brabant, Latude ou trente-cinq ans de captivité, le Juif-Errant, la Grâce de Dieu, le Médecin des enfants, Rocambole, Lazare le père, les Brouillards de Londres, le Monstre et le Magicien, Céline ou l'Enfant du mystère, la Tour de Nestlé, le Sonneur de Saint-Paul, le Fils de la nuit, la Tireuse de cartes, les Mystères du Temple, les Chevaliers du Brouillard, le Bossu, les Enfants de la Louve, Marie-Jeanne ou la femme du peuple, la Nonne sanglante, la Dame de Saint-Tropez, la Fille du paysan, les Mystères de Paris, la Dame de Monsoreau, Vingt ans après, le Vicomte de Bragelonne, les Trois Mousquetaires, le Vieux Caporal, le Chevalier de Maison-Rouge, Trente ans ou la Vie d'un joueur, Miss Mutton, la Prise de Pékin, et une centaine d'autres drames aussi nouveaux au théâtre. Je n'affirmerai pas que toutes pièces, dont la plupart des auteurs sont ignorés, sont des chefs-d'œuvre; mais, des personnes autorisées estiment que les trois quarts au moins est destiné à un succès retentissant. On dit même que chacun de ces ouvrages tiendra au moins six mois l'affiche.

Mes renseignements seraient incomplets si je ne vous annonçais pas aussi que M. Dalbert (Roger pour les dames) a commandé spécialement pour les Célestins un grand drame juridique (Roger la Honte), sur lequel il fonde les plus grandes espérances et destiné à être joué alternativement avec les ouvrages que je vous ai cités plus haut.

Maintenant vous voudriez bien savoir, n'est-ce pas? quelle sera la troupe à qui échoira la lourde mais noble tâche d'interpréter toutes ces œuvres nouvelles.

Toujours sous le sceau du secret, je vais vous énumérer les principaux sujets dont le talent a commencé à se faire jour: MM. Genin, Jérôme Coton, Laurent, Constant-Thierry, Salin, Pougaud, Montbazou, Lafièrre, Mélingue, Bondoit, etc., Mmes Ballauri, Doche, Abit, Geneval, Clarisse Mirevoix, Lia Félix, Eugénie

Saint-Marc, Anaïs Fargueuil, Emilie Guyon, Marie Laurent, Allan, Adèle Page, etc., etc.

Ce court aperçu de ce qui va se faire aux Célestins vous plonge, comme moi d'ailleurs, dans une béate admiration pour le novateur qui va oser rompre avec la routine, qui va mettre en pratique un système théâtral qui révolutionnera de fond en comble notre art dramatique. Que vont dire les bourgeois? Mon Dieu!

Je ne suis pas sans inquiétude sur le sort réservé aux courageux essais du nouveau directeur de notre seconde scène municipale. J'ai quelque crainte que M. Dalbert (Roger pour les dames), ait devancé son époque, qu'il reste incompris de la majorité du public et qu'il soit pris, comme le directeur actuel des Célestins, pour un faniste ou un marchand de crayons.

Voilà bien l'ingratitude humaine!

J. L. DE PRAZ.



LES CAFES-CONCERTS

CASINO DES ARTS

Après le genre sérieux, le genre comique; après les Porcherons, la Vogue de Dardilly; M. Verdellet ne s'endort que d'un œil sur ses succès, et si, la semaine passée, je n'avais rien de nouveau à annoncer, par contre, cette semaine, je ne sais par quoi commencer. Eh bien! puisque j'ai parlé de la Vogue de Dardilly, commençons par la Vogue de Dardilly.

C'est une pochade, rien de plus, mais une pochade pleine de gaieté et de folies où toute la troupe du Casino donne avec un entrain endiablé. Dirai-je que cette pochade est très bien montée? C'est inutile; il n'y a pas de petites pièces pour M. Verdellet et les costumes de La Vogue de Dardilly sont aussi irréprochables que s'il s'agissait d'une belle opérette du jeune maestro Arnaud.

Je n'ai pas la prétention de vous raconter le menu fretin de cette pochade, allez la voir et vous vous y amuserez. Il y a une entrée de clowns qui vous donnera l'illusion d'une soirée chez Rancy. Pour des acrobates, ce serait bien, mais pour des artistes chanteurs, c'est vraiment étonnant, stupéfiant. Allez voir ça et vous applaudirez, j'en suis sûr, les cabrioles des Bellot, des Magrons, des Flandreux, des Dégoziard, des Léon, des Henriquet et des autres.

L'interprétation est bonne, et, en première ligne, je dois placer M. Buislay, qui fait un maire des plus réjouissants, et M. Dhostel, un adjoint des plus cocasses. M. Georges fait un excellent directeur de cirque M^{me} Hervé-Fontange est une somnambule extra-lucide qui ne doit pas manquer de clients et Mlle Legrand, vous savez, la toute petite personne dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, jongle avec des poids de 20, 40, 50, 100 kilos. Vous voyez ça d'ici, c'est... c'est épatant, quoi! Je ne veux pas oublier Mlle Lancy, la charmante de serpents; charmante, oui, mais des serpents non; n'est-ce pas, Mademoiselle? Cette artiste n'a qu'un tout petit couplet à dire et, quoiqu'un peu dépaycée dans son costume de cirque, elle le dit si bien que pour un peu on le lui ferait bisser.

Et maintenant parlons un peu des Incas, le petit (quoique l'affiche le qualifie de grand) et charmant divertissement de M. Eugène Arnaud. C'est absolument original et bien local, et M. Arnaud a écrit là une page musicale du plus brillant effet et d'un style coloré et riche comme le Pérou. Je ne puis trouver une meilleure expression pour qualifier ce petit chef-d'œuvre.

Chailier est toujours très applaudi et plusieurs fois rappelé, car le public sait qu'il garde toujours plusieurs couplets en réserve et que ce ne sont pas les moins drôles.

Hier nous avons eu au casino Onoffroff, le digne émule de Pickernano. Il a fait des expériences de suggestion et d'hypnotisme très réussies. Décidément, le casino ne se refuse plus rien.

SCALA-BOUFFES

Mme Juana, l'étoile parisienne, tant applaudie dans ses belles et grandes chansons: France et Russie, le Bosphore et autres, nous a donné, cette année, la vraie Thérèse, une nouvelle chanson malsaique, rappelant les plus grands succès passés de la diva parisienne: la Femme à barbe, Rien n'est sacré pour un sapeur, C'est dans l'nez qu'a me chatouille, etc. C'était bien une nouvelle artiste qui débutait mardi soir, et, pour un début dans un genre tout nouveau, et pas si facile

Sous l'influence de la CREME BELLECOUR, la peau devient douce, blanche et satinée; le teint acquiert cette matité aristocratique si recherchée par nos élégantes.

Prix: 1 Fr. 25.

Pharmacie Hanter, place Bellecour, 21, Lyon.

Chez les parfumeurs et les pharmaciens.

PAPIER SATIN

PAR PROCÉDÉ SPÉCIAL

SEUL FIN ET FORT COMME LA SOIE

AVIS IMPORTANT

Le papier SATIN se vend aussi en cahiers à feuilles rommées. Ce système, très recherché des AMATEURS, permet de faire des cigarettes d'avance ou qui ne se déroulent jamais en fumant.

Prix: 40 cent

BOIS FRÈRES. — LYON.

qu'il en a l'air, Mme Juana a, on ne peut mieux, réussi. C'était drôle, original et, en tout cas, bien fait. C'est que j'en ai vu des artistes chercher à en imiter d'autres; voyez Paulus : tout le monde l'imitait, seulement, personne ne l'égalait. Je n'ai pas le même reproche à faire à Mme Juana et, un moment, j'ai cru revoir Thérèse avec sa belle voix des autres fois, et son geste large, énergique et soutenu qui a fait surtout son succès. Je le répète, Mme Juana a réussi, on ne peut mieux, ses imitations, et les acclamations et les applaudissements du public le lui ont, d'ailleurs, surabondamment prouvé. Bravo, Madame.

Grand succès, toujours, pour M. Mercadier, le charmant chanteur. Cet excellent artiste est très écouté et très vivement applaudi. Miss Iza Tilly est très suivie dans ses périlleux et brillants exercices, et la troupe Balaguer, composée de cinq personnes, obtient aussi un joli succès, surtout dans leur travail de la double échelle.

Toujours beaucoup d'applaudissements pour Mmes Aimée, Edgar et Martina et pour MM. Laurent, Edgar et Howen dans leurs différents numéros de concert.

La semaine prochaine je parlerai du « ménage Popincourt » et des nouveaux débutants.

A. C.

La Vie Lyonnaise partout

MACON. — EDEN-CONCERT. — Brillantes représentations de M. et Mme Teyrack, équilibristes, toujours très bien applaudis : MM. Lefranc et Tournier, et Mmes Laville,

B. Albert et Mogoly; cette dernière remporte la vedette de l'affiche. La représentation au théâtre, au bénéfice des pauvres, a été des plus brillantes.

SAINT-CLAUDE. — CONCERT VOLTAIRE. — Aujourd'hui samedi, réouverture. Déjà engagé par l'agence de Rasimi de Lyon. — Mlle Terrailon, romancière; Mlle Cochet, chanteuse de genre; Mlle R. Dedenon, comique excentrique, et M. Anderson, pianiste.

GETTE. — EDEN. — M. Bouillié, l'intelligent directeur du Grand Café, a eu l'heureuse idée de monter un Concert, attentif à son splendide établissement. D'après des renseignements pris à bonne source, je peux déjà annoncer que l'Eden-Concert sera monté sur le pied des établissements de premier ordre.

L'ouverture doit avoir lieu jeudi, 29 courant, avec une troupe d'artistes d'élite, fournie par M. Fournier, agent lyrique à Montpellier. Nous relevons les noms suivants : M. et Mme Nerson-Petit, duettistes-comiques, qui ont une très grande réputation dans les grands Concerts parisiens; Mlle Eve de Lavallière, la jeune et jolie chanteuse comique-monologiste, dont la réputation n'est plus à faire; Mlle Dorsay, une mignonne chanteuse légère sortant du Conservatoire de Toulouse; Mlle Laure Fleur, une romancière dont on dit le plus grand bien, etc. Enfin un essai de jeunes et jolies artistes de tous genres. L'administration a été confiée à M. J. Ormidas, qui n'en est pas à son coup d'essai et s'est acquis depuis longtemps une grande réputation dans les divers établissements qu'il a administrés.

Avec des éléments pareils, nous prédisons un grand succès à l'Eden. Dans le prochain numéro je vous donnerai des détails sur tous les débuts.

GAP. — EDEN-CONCERT. — Résiliation de Mlle Tridon, romancière, bissée et trissée, Mlles Daudeville et Arielle; débuts de

Mlle Ariès, romancière, et de Mlle d'Armanières, engagées par l'agence de Rasimi, de Lyon.

AGEN. — CASINO DES FAMILLES. — Brillants débuts de Mlle Laurence, comique excentrique; immense succès de M. Rigot, excentrique comique; derniers représentations des sœurs Pascal; toujours fêtées M. et Mme Claudès et Mlles d'Autercho, Elisa Malès et Ida de Savigny; prochainement débuts de Mlle E. Laure, forte chanteuse, et de Mlle Brienne, comique de genre.

DIJON. — ALCAZAR D'HIVER. — Immense succès des Léopold ou grenouilles monstres. Leur travail est vraiment remarquable, c'est l'acrobatie dans la perfection.

Cette semaine ont eu lieu les débuts annoncés de M. Hachin, comique, que nous avons applaudi. Malgré cela, nous espérons que M. Hachin nous donnera autre chose de plus nouveau que les *Réformes* et les *Suites d'un premier lit*.

M. Delobel, le sympathique régisseur, a poussé activement ses répétitions d'opérettes pour nous donner cette semaine la *Nourrice de Montfermeil*, pièce qui a été rendue avec un réel succès. Bravo à tous les interprètes, qui sont : MM. Maty et Hachin, Mmes Hodol, Rimaldi et Baria.

Sous peu, les opérettes nouvelles : *Le Corneille* et *Une Volonté de fer*.

Le 1^{er} décembre, renouvellement d'une partie de la troupe. On nous annonce Mlle Régine, chanteuse de genre ingénuité. Lorsque paraîtront ces lignes, elle aura débuté. Ainsi que M. Ratée, comique en tous genres, qui fait sa rentrée parmi nous. Cet artiste, que nous avons déjà eu, est fort goûté du public, et c'est avec plaisir que nous le voyons parmi nous. Nous espérons qu'il y fera long séjour, car l'on ne se lasse pas de l'entendre.

A l'Alcazar d'Hiver, les attractions se succèdent rapidement; aussi ce coquet établis-

sement voit-il chaque soir affluer une foule considérable. [CHANTRELLE.

VALENCE. — EDEN-CONCERT. — Brillante ouverture de ce coquet établissement et troupe des mieux composées par les soins de l'agence de Rasimi, de Lyon; citons en première ligne les frères *Salmach*, deux jongleurs qui ont emporté un succès mérité; le ballet *Bernero*, composé de Mme Bernero, première danseuse, Mlles Fioretti, deux gracieuses ballerines; M. Pianazzi, un danseur comique des plus amusants, et enfin, M. Bernero, danseur noble; la troupe lyrique composée de Mmes Victoria Martin, Thé, Deblée, Bartès et M. Merlin. Ce soir, ont lieu les débuts de M. Martin, notre sympathique directeur, à qui nous souhaitons bonne chance.

CONCERT DU XIX^e SIÈCLE. — Excellents débuts du couple Clerveaux dans *Chez un garçon*, opérette; brillants succès de Mlle Camion dans les *Peupliers*, et de M. Honoré et Mlle Lucia, dans *En dodelinant*, duo bouffe.

Nous demandons une bonne attraction musicale pour terminer ces gentilles soirées.

SAINT-ÉTIENNE. — EDEN-CONCERT. — Adieux des Gaines et Tompson, nègres burlesques, et de Mlles David, Marty et Daubigny.

Brillants débuts de Yotchitaro, dans ses merveilleux exercices japonais; de la troupe *French*, vélocipédistes et palmeurs de premier ordre, et de Mlles Danvray et Pélicia. Toujours très applaudis MM. Dufor, Henry, Genin et Mmes Durmande.

Compliments à M. Bonnardel.

NANCY. — CONCERT DE LA PATRIE. — Adieux de Rauka, équilibriste, et de Miss Blanche; brillants débuts des trois Beudets, clowns excentriques musicaux, succès de la troupe lyrique.

CASINO. — Représentations de M. Trewey II, équilibriste des Concerts de Paris.

ÉPINAL. — BRASSERIE VIENNOISE. — Adieux du trio Beudets; succès de Mlle Saverne et de Mlle C. Hubert, débuts de Mlle Ravely; le 6 courant, renouvellement de toute la troupe lyrique, sous la direction de M. Allhusser.

NARBONNE. — FOLIES-NARBONNAISES. — La Direction, désireuse de satisfaire sa nombreuse clientèle, vient de traiter avec M. et Mme Conti Fournier, couple d'opérette connu de réputation. Nous allons donc passer de véritables soirées récréatives, le répertoire de ces artistes étant méprisable. La troupe lyrique, des mieux composée, est augmentée de M. Gayar, spécialement engagé pour l'opérette, avec les toutes gracieuses Daumont et Lody.

Mlle Spéranza, chanteuse légère, doit nous quitter prochainement. Nous regrettons sincèrement cette artiste, en lui souhaitant pour une autre ville tout le succès qu'elle mérite; Mlle Baron est toujours l'artiste aimé du public; Mlle Denoyville se fait applaudir tous les soirs dans *L'Aspirant de marine* et *En écoutant M. le Curé*; Mlle Lusita obtient sans peine les honneurs du rappel; Mlle Lotitia, qui vient de renouveler son engagement, voit son succès s'accroître de jour en jour.

Mlle Denise et Mlle Marchette ne sont pas des inconnues; nous avons applaudi la première il y a quatre ans, et nous espérons l'applaudir encore longtemps; quant à la seconde, elle vient de faire ses premiers pas sur notre scène, et elle a droit à un accueil très favorable.

Loo and Teddy, clowns excentriques et musicaux, ont fait leurs adieux et sont en représentation à l'Alcazar de Roubaix. Nous félicitons en passant M. Rousseau, administrateur, pour la bonne organisation des Concerts, ainsi que M. Bosquet et son orchestre.

FRA DIAVOLO.

Agence générale artistique
E. DE RASIMI.
LYON. — 2, rue Paradis, 2. — LYON
5^e Année.

Passe-temps hebdomadaire

PROBLÈME N° 11
Aucune solution juste ne nous ayant été adressée, nous croyons de répéter notre problème du n° 10.

PRIME DU PASSE-TEMPS N° 11.
Mes dossiers, par Numa GILLY

Petite Correspondance

ORMIDAS. — Cette. Envoyez votre nique régulièrement et elle passera. Combien vous faut-il de numéros chaque fois pour être artistes? Acceptez-vous un dépôt de 30 exemplaires? Réponse.

FERNAND DU ROCHER. — Qui accordez-vous dans ce numéro la liste de nos collaborateurs?

JEAN TANTANT. — Entendu. A partir prochain numéro.

Le gérant : A. GOBIN.
IMP. P. BOGNIEN-RENAUD.

ANNONCES DE COMMERCANTS & INDUSTRIELS RECOMMANDÉS AU PUBLIC

A LA RENAISSANCE

SALON DE COIFFURE, SOINS RATIONNELS DES CHEVEUX ET TEINTURE. — MAISON FONDÉE EN 1867

JOANNES ROCHON

Coiffeur breveté, inventeur du séchoir capillaire, trois fois breveté, cinq fois médaillé aux expositions de Paris, de Lyon et de Vienne.

Salon de coiffure spécial pour Dames, Coiffures de bal, de soirée et de mariée. Coupe de cheveux microscopiques. Le seul régénérateur de la chevelure, système approuvé par les célébrités médicales. — Soins hygiéniques du visage, procédé américain. Lavage de têtes pour dame, séchage instantané au séchoir capillaire. — Salon spécial de teintures en toutes nuances, depuis le blond clair, blond cendré (ce qui ne s'est jamais fait sur la tête), le châtain clair, le châtain, le brun, le noir et toutes nuances à la mode.

SALON SPÉCIAL POUR LES MESSIEURS, BARBE ET COUPE DE CHEVEUX CHAMPOING

LYON. — Rue Grenette, 34, à l'entresol. — PRIX MODÉRÉS

M. ROCHON de retour d'Amérique et ayant repris seul la direction de sa maison, prévient qu'il n'a cédé ni fait connaître à personne ses procédés spéciaux de teinture. Il continue à les appliquer lui-même dans sa maison de coiffure.

M^{me} STÉPHANIE
dont la célébrité est reconnue par les événements de la vie par les lignes de la main, les cartes et par correspondance. La seule pouvant justifier de 17 ans de succès à Lyon.
Rue des Capucins, n° 4, au 1^{er}.
(TERREAUX)

Ne souffrez plus du moral
—
MADAME LOUIS
prévoit et fait disparaître les chagrins les plus violents. Rue Basse-du-Port-au-Bois, 8, au 2^e, près la place de la Victoire.

BOURDIN
(40^e ANNÉE)
DÉFENSEUR-LÉGISLATEUR
AU
TRIBUNAL DE COMMERCE
CONSEIL DE PRÉFECTURE
JUSTICES DE PAIX
LYON. — Place des Jacobins, 6. — LYON
RECOURSEMENTS LITIGIEUX
M. Bourdin prend à ses risques et périls tous les frais des poursuites.
(Demander le tarif.)
Vérification des patentes.

UN
LIVRE INDISPENSABLE
L'AVOCAT
des propriétaires, locataires, usiniers, fermiers, hôteliers, aubergistes, logeurs
Contenant toutes les questions usuelles sur les locations, sur les conséquences du droit de propriété et les usages locaux des départements, par E. COQUEUGNIOT, avocat à Dijon.
Prix : 3 fr. par la poste
Adresser les demandes à M. PHILIPPE place Bellecour, 40, à Lyon.

PAIN ET PÂTES AU GLUTEN
J.-B. GUY
LYON — Rue Saint-Dominique, 11 — LYON
FOURNISSEUR DES HOSPICES CIVILS DE LYON & DE ST-ÉTIENNE

| | | | |
|-------------------------|------|------------------------------------|------|
| PAIN, le kilog. | 2 | PÂTES (en boîtes), 250 gr. | 0 55 |
| » 500 gr. | 4 | » CHOCOLAT. . . le kilog. | 7 50 |
| » 250 gr. | 0 50 | » . . . 500 gr. | 3 80 |
| » 125 gr. | 0 25 | » . . . 250 gr. | 2 |

EXPÉDITION AU DEHORS

Une grande découverte chimique du siècle
PLUS D'EXPLOSION de Pétrole - PLUS D'ACCIDENTS
PAR L'EMPLOI DE
L'ANTI-EXPLOSIF
Un gramme de cette composition dans une lampe à pétrole de la contenance d'un litre suffit, pendant HUIT JOURS, pour rendre toute explosion impossible. Il en est de même pour tous les récipients, bouteilles, vases, bidons, etc., contenant du pétrole. Ce produit a la propriété, en outre, d'augmenter le pouvoir éclairant, de supprimer tout odeur, de diminuer la consommation et de rendre les verres incassables.
Prix de la Boîte : 1 fr. 50
Dépôt chez : BONNET, rue de Créqui, 173, LYON

POUR RÉUSSIR EN TOUT
CONSULTER
M^{me} CLAUDIA
SOMNAMBULE
la seule au monde reconnue par les hommes de science pour posséder les qualités de lucide et sensitive. Renseignez sur maladies, destinées, pertes, procès, mariages, affaires d'intérêt et de commerce.
LYON, rue Centrale, 4, au 3^e
Prix modérés. — Discrétion. — Correspondance.

MALADIES CONTAGIEUSES
GUÉRISON RAPIDE ET SANS RETOUR
Chez l'homme et chez la femme
PAR LE TRAITEMENT
L. COURNIER
Ancien Chirurgien-Major de l'armée auxiliaire.
Cette méthode peut se suivre en secret, en voyage, etc., sans se déranger de ses occupations habituelles.
S'adresser à la Pharmacie, 5, rue Stella et 48, rue Grolée. Lyon.

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS
DE
CHAUFFAGE
MAISON DE DÉPÔT
Divers modèles de CALORIFÈRES MOBILES ROULANTS, systèmes perfectionnés, de 35 à 60 francs.
Le vrai CHOUBERSKY, 80 francs
C. BALOUZET
A LYON
13, quai des Célestins, 13

Plus de **CALVITIE** précoce
M. ROCHON, de retour d'Amérique, a trouvé le seul traitement rationnel pour la prévenir et l'arrêter.
M. ROCHON opère lui-même, rue Grenette, 34, à l'entresol.
Salon spécial de teinture.
ROMANS EN LOCATION
à 0, Fr. 45 cent. le volume
Grand choix varié de tous les ouvrages d'auteurs connus. — Romans, aventures, voyages, explorations, Nouveautés, etc.
— 12, rue Paul-Bert, 12 —

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
AUX TILLEULS
1, r. Victor-Hugo (anc. rue Bourbon), et pl. Bellecour, LYON

| | |
|--|------|
| Croisé beige trame pure laine, gr. larg., tous les tons de beige. Le mètre | 0-75 |
| Sergé pure laine, larg. 1 m., toutes nuances, valant 1 fr. 50 le mètre | 0-95 |
| Pékin drapé, étoffe chaude, larg. 102, dispositions nouvelles, le mètre | 1-15 |
| Grisaille pure laine, article à grand succès, larg. 1 m., val. 2 fr. 50 le mètre | 1-25 |
| Beige pure laine, tous les tons, larg. 110, valant 3 fr. le mètre | 1-50 |
| Cheviotte foulée, pure laine, étoffe inusable, larg. 110, toutes teintes | 1-60 |
| Armures riches, haute nouv., disp. variées, p. laine, larg. 110, choix | 1-70 |
| Rayures cachemire tous les tons p. laine, larg. 110, toutes nuances | 1-80 |
| Drap de Reims pour peignoirs et matinales, larg. 120, disp. nouvelles | 1-90 |
| Sergé de l'Inde extra fin, toutes nuances, larg. 120, valant 4 fr. 50 | 1-95 |
| Cheviotte pékin pure laine, larg. 105, dernière nouveauté, valant 3 fr. 50 | 1-95 |
| Biarritz pure laine, larg. 1 mètre, toutes nuances, valant 3 fr. 50, a | 2-10 |
| Pékin Casimir, étoffe nouv., pure laine, larg. 110, toutes nuances, le mètre | 2-25 |
| Cachemire, 120 c. pure laine, toutes nuances, valant 4 fr. 50, le mètre | 2-50 |
| Drap amazone pure laine, larg. 125, toutes teintes, val. réelle 5 fr., a | 2-90 |
| Molleton kasehamir, haute nouv., pure laine, dispositions nouvelles | 3-25 |

Des ce jour, Mise en Vente générale de toutes les hautes nouveautés d'Automne et d'Hiver.

COSTUMES ET CONFECTIONS
CORBELLES DE MARIAGE
PRIX FIXÉ

PUBLICITÉ GÉNÉRALE EXCLUSIVE
10, Place Bellecour, 10
LYON
DANS
Les Grands Annuaire du Midi
La Revue des Sports (Paris)
Le Bavard de Marseille (2^e édition)
Journal des Elèves de Lettres (Paris)
L'Indépendant littéraire (Paris)

CACAO VAN HOUTEN
PUR, SOLUBLE
REMPLOÇANT AVANTAGEUSEMENT
Tous les Chocolats
Se vend partout au prix de fr. 5, fr. 2,60, fr. 1,40
Méfiez-vous des boîtes vendues à des prix plus bas, dont ni l'origine authentique, ni le poids peuvent être garantis.
Une fois essayé, le CACAO VAN HOUTEN sera pris TOUJOURS

PUBLICITÉ GÉNÉRALE SUR LES CARTONS DES JOURNAUX ILLUSTRÉS DE PARIS, ETC.
Les Sous-Main, L'AGENDA MÉDICAL, L'Album illustré de LYON et des Départements limitrophes, 10, Place Bellecour, 10, LYON
AGENCE D'ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DE FRANCE & DE L'ÉTRANGER : POLITIQUES, SCIENTIFIQUES, INDUSTRIELS, DE MODES, ETC.
F. PHILIPPE, fils, Directeur, seul concessionnaire des Annonces et Réclames de la VIE LYONNAISE, 10, Place Bellecour, 10.

La VIE LYONNAISE est en vente :
DANS TOUS LES KIOSQUES ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX
ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL